

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Les correspondances et envois doivent être adressés franco à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES

s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur, rue du Jardin Botanique, 12, Liège.



La Belgique

PAR CAMILLE LEMONNIER

Un fort volume grand in-4° de 764 pages, chez Hachette, Paris.

De toutes les productions écloses aux approches de l'an, l'une émerge, exubérante et splendide.

Fouiller la Belgique jusqu'en ses recoins les plus infimes pour retrouver les usages locaux qui tentent à disparaître au grand dam du pittoresque; dire les légendes, les visées artistiques, la glorieuse histoire et les différentes manifestations de toute la vie d'un peuple, c'était là un travail de gigantesque allure que seul pouvait entreprendre un écrivain doué incomparablement.

Avec *la Belgique*, Camille Lemonnier a fait de ce rêve une grandiose réalité.

Si tant était qu'une œuvre d'une supériorité aussi écrasante a besoin de repoussoir pour rutiler magnifiquement, il serait curieux de relire *La Belgique contemporaine* de Hymans.

Lemonnier et Hymans! deux noms « qui hurlent de se voir accouplés » selon la typique expression d'un mien professeur quand il parlait des « bons tyrans » de la Grèce ancienne.

Là où, en un style poncif, le filandreux critique avait enclos les idées banales, Camille Lemonnier déroule majestueusement ses phrases : — aux larges envolées quand elles montrent la plaine souffrante et sévère de Waterloo et le drame dont elle fut l'impassible témoin; — emphies de moelle, nerveuses, où chaque mot, mis en relief, porte, saille, se presse, retombe, flambe, éclate au cours des merveilleuses descriptions d'Anvers et du fourmillement des centres industriels; — caressantes, pour qu'apparaissent, justes d'impression, les béguinages et les mornes cités flamandes enlinceulées de torpeur, les landes incultes et les tristes horizons de la Campine, les canaux de Bruges dont les eaux pleurent, en un clapotis continu, l'incessante dépopulation.

Et, sous ces vocables magiques, défilent, comme sortant de la toile d'un peintre qui serait un maître : les aspects complexes du vieux Bruxelles, ses rues étroites et contournées, les réjouissances de la populace; le pèlerinage de Hal; les étendues sablonneuses coupées de la verdescence des cultures avoisinant Malines, St-Rombaud et les chefs-d'œuvre y enfermés; l'étrange cimetière de Diest; la grandeur, la décadence et la renaissance

d'Anvers, l'immense fourmière où grouille une cosmopolite multitude, ses musées, son carnaval, les pepennoten, les Poesjenelle-Kelder — l'équivalent des théâtricules d'Outre-Meuse, en wallonie —; les Polders et ses kermesses chantées par Eechoud; la lugubre abbaye de la Trappe; les potiers et les sabotiers des Flandres; Gand, ses fabriques, les serres alignées qui mettent leur note gaie dans le sombre paysage; les combats de coq et les rouets courtraisiens; les blondes plages de la Mer du Nord; la procession de Furnes; le Borinage, les « capitaines de danse » chargés de recueillir la quote-part d'un chacun pour l'organisation de la prochaine ducasse; les promenades militaires de Fosses; les bords de la Meuse, brumeux ou rians; la nature sauvage des frisonnantes forêts ardennaises.

Tout est ainsi fouillé, mis au point, noté en descriptions vibrantes, hautes en couleur, avec des fusées d'enthousiasme qui aveuglent à force de puissance; des dessins signés de Belges — Khnopff, A. Lynen, X. Mellery, Meunier — relèvent encore ce livre imposant : œuvre colossale du plus grand artiste qui soit.

Entre tous les jeunes qui l'ont suivi, — nombre d'eux, oisillons aux ailes trop faibles, sont morts en chemin pour s'être élevé trop haut — Camille Lemonnier plane, superbement.

MAURICE SIVILLE.

G. Odailleur.

PROFIL UNIVERSITAIRE.

Lorsque je vis G. Odailleur pour la première fois, il y avait guindaille au « Cercle des Compagnons de la Dèche. »

Les verres débordants de bière se choquetaient avec des tintements sourds, et lorsqu'ils étaient vidés, retombaient tous ensemble sur la grande table avec un bruit mat, au milieu du remuement des chaises, des éclats de voix du chef de guindaille et des réclamations du récolteur d'amendes.

Sapristi! cela chauffait, là-dedans! une chaleur à faire bouillir le punch qu'on n'avait pas... Et chacun criait, fumait, buvait, gesticulait, produisant sa part du grand brouhaha général.

Au-dessus de cette foule s'élevait doucement la fumée des pipes, montant avec lenteur par petits nuages transparents et entourant les becs de gaz d'une atmosphère laiteuse.

Mon Dieu, qu'il faisait donc chaud! Et, pour « refroidir ses sujets », le chef commanda :

« Pompez la moitié de la guindaille! »

**

C'était une bonne bête, Gustave Odailleur, le chef de la guindaille : une grosse tête épanouie, sans malice, et ronde comme un plein soleil; avec cela, de petits yeux gris tout cachés derrière une paire de joues rouges et bouffies, une touche sans moustache, s'ouvrant toujours pour bailler dans un large rire, ou pour donner l'exemple du « pompez à fond! » réglementaire.

Ah! il était grand alors, il était beau, lorsqu'il avait magistralement clamé son commandement!

Il fallait le voir, le corps un peu penché en arrière, la tête renversée, la guindaille aux lèvres, engloutir d'une seule longue gorgée son plein demi-litre de bière!

Puis il reposait tranquillement son verre sur la table, en disant avec simplicité : « Ça y est, mes enfants! »

« En voilà un *capacitaire!* » disait alors T. Ravailleur, tout effarouché du bruit et, par hasard, égaré dans cette bacchanale.

Personne ne riait, car personne n'avait entendu le mot.

Mais la guindaille était finie, et G. Odailleur partait, chaudement félicité par ses amis.

Il prétendait avoir, au dernier Carnaval, absorbé seul, quinze litres en trois heures.

« Oh! oh! il se vante! » murmuraient les sceptiques (quelle religion n'a pas les siens?)

— Il faut voir! c'est très possible, après tout, » ripostaient les admirateurs de G. Odailleur.

Et c'est qu'il en avait des admirateurs! D'abord tous les membres du « Cercle des Compagnons de la Dèche », dont il était le vice-président. Puis ses camarades du « Club des Rigoleurs de la Pharmacie » révéraient en lui leur plus digne commissaire. Et tant d'autres, qu'il ne connaissait même pas, lui jetaient en le voyant, un sonore : « Salut, Odailleur! » Et lui, jouissant de sa popularité, leur répondait par un sourire amical.

C'était un si bon garçon! Personne ne pouvait lui en vouloir plus de dix minutes; et puis, rien qu'à voir sa large face réjouie, on avait envie de rire un bon petit coup avec lui.

Il avait « le cœur à fleur de sa peau » et en distribuait des morceaux à qui voulait; aussi, sa bourse était souvent plate comme une assiette, vide comme les verres qu'il avait touchés.

**

Ce n'était point un aigle, ce brave G. Odailleur, et il s'en vantait bien haut. Généralement, il se présentait à la session de juillet pour les examens, échouait, et passait tout juste, une fois sur deux, en octobre. « Mais aussi, c'était si bête, l'Université! On y apprenait trente-six histoires inutiles et pas une seule nécessaire. Est-ce qu'il ne valait pas cent fois mieux, lui, que tous ces instituteurs en toge? D'abord, sans aller user ses chausses sur un banc de bois très incommode, ne pouvait-on apprendre mille choses intéressantes? »

Et lui-même se donnait comme exemple : il savait fort bien imiter le hennissement du cheval, ce qui est très difficile; et en fait d'équilibre, il était passé maître. Il faisait des pyramides branlantes et chancelantes de bocks vides, de verres à pied et de petites soucoupes.

Voyons, je vous le demande, avec un peu plus de botanique dans la tête aurait-il mieux réussi?

« Et puis toutes ces grandes machines à noms baroques, botanique, minéralogie, physique, etc., à quoi ça servait-il? Est-ce pour ses connaissances chimiques que la grande Marie l'accueillait si bien? Est-ce qu'ils s'amusaient à causer amoureusement de protoxyde d'hydrogène ou de sulfate de zinc? Oui, je t'en fiche! Ils avaient bien d'autres choses à se dire! »

Du reste, s'il y avait des gens assez bêtes pour ne pas l'approuver complètement en cela, il les renvoyait à « son antidote », ce niais de T. Ravailleur qui bloquait dur et peinait à la besogne, un être froid comme Joseph et balourd comme un citoyen de Fexhe-le-Haut-Clocher.

Et il n'y avait rien à lui répondre, car il avait raison.

En politique, G. Odailleur n'avait point des principes bien arrêtés, bien nets. Il était libéral un peu par hasard. Puis, pour faire comme les autres, il avait adopté les idées progressistes: «Tous les types bons enfants, les francs rigoleurs, sont progressistes» disait-il. Il clamait bien haut contre «l'hydre clérical» et «l'aramollissement du doctrinarisme»: mais, sans l'avouer, il ne voyait pas de limites bien précises entre ses opinions à lui, G. Odailleur, et celles de T. Ravailleur, que tous ses camarades appelaient un affreux doctrinaire.

Lorsqu'il pensait avoir compris quelque chose à un sujet, vite il se mettait à déclamer le plus fort et le plus longtemps possible au milieu de l'émerveillement de ses amis. Mais s'il fallait s'employer, être de la Jeune-Garde, travailler un peu trop... pauvre G. Odailleur! il ressentait une soif inextinguible et s'en allait l'apaiser à son aise, laissant trimer les autres.

Cependant, lors de la défaite de son parti, il affirma haut et ferme ses idées avancées, car «il n'était pas homme à caner devant un cheval qui rue, si le cheval était bon.» Ce jour-là G. Odailleur noya ses chagrins dans la bière, et paya deux demi-litres de suite à tous les membres du «Club des Rigoleurs de la Pharmacie». Il oublia même d'avalier son bock d'un seul trait, malgré tant de personnes qui le regardaient.

Il avait du bon, G. Odailleur. Ce grand corps aveuili, couvert d'un débraillage de vêtements avachis, ne renfermait pas un cœur de lâche; si son drapeau tombait, il sautait dessus pour le ramasser et l'élevait plus haut, le faisait flotter plus large, si des sifflets le saluaient; jamais, pour rien au monde, il n'eut marché dessus. G. Odailleur, lorsqu'il le voulait, était solide comme l'acier, dur à courber comme le bois sec.

Souvent, dans leurs noces à tout casser, souvent ses amis et lui s'étaient battus avec les premiers venus. Presque toujours, G. Odailleur entamait la lutte, mais il restait aussi le dernier à distribuer des coups de poing. Pour rien au monde, même pour un rendez-vous de Joséphine B..., il n'eut laissé un de ses copains aux prises avec les adversaires sans l'aider, attaquant et se défendant de ses robustes poings lourds et massifs comme des pavés.

Aussi G. Odailleur trouvait en ses amis un dévouement aveugle. Quand ils parlaient de lui, c'était avec affection toujours, avec admiration très souvent.

Et Dieu sait pourtant s'il était imposant, ce brave vice-président des «compagnons de la Dèche», avec sa face rutilante, ses longs cheveux blonds, mal peignés, bouillonnant en mèches frissonnantes sous un chapeau mou, dépenaillé, et ses tout petits yeux, bons et joyeux disparaissant entre son front et ses joues!

Mais il ne faudrait pas voir en G. Odailleur un être ne disant rien, ne voyant rien, ne lisant rien, ne pensant rien!

D'abord il ne faut pas l'oublier, il était vice-président du fameux «Cercle des Compagnons de la Dèche»; il en était surchargé de besogne. Puis il allait quelque fois aux cours; il y avait encore la grande Marie qu'il ne fallait pas abandonner; et, tous les soirs, une séance de plusieurs heures à la taverne de Munich, avec la plupart des membres du «Club des rigoleurs de la Pharmacie.»

Il y absorbait ses quelques litres. Pendant qu'autour de lui ses amis s'étaient déposés sur des bancs, somnolant, et sirotant leur bière ou croquant quelques bribes de pommes de terre frites, il cherchait dans les profondeurs de son paletot, son immense pipe d'écumé calcinée, au tuyau de mérissier, au bout de corne blanche; puis s'asseyant, il la bourrait avec lenteur d'un air méditatif; et, lorsqu'il l'avait allumée, il se renversait sur son dossier et se faisait basculer sur les pieds de derrière de sa chaise, humant pensivement de petites bouffées de fumée.

Et tout à coup: «Eh bien, mes enfants! cria-t-il au milieu du silence en frappant vigoureusement la table de son poing d'hercule; eh bien, que dites-vous du dernier sermon de Frère? Est-ce assez plat, assez vide...?» et il continuait comme cela tant qu'il pouvait, buvant, fumant, pérorant, devant l'admiration béate d'une partie de ses auditeurs, et les yeux clignotants de sommeil des autres. Puis, lorsqu'il avait fini, il se levait pour mieux s'essuyer le front, commandait un demi-litre et rallumait sa pipe, éteinte par une phrase trop longue.

Alors, pendant des durées énormes, des écoulements d'heures interminables, G. Odailleur restait là, collé sur sa chaise de bois, aspirant distraitement des bouffées de tabac, l'esprit nulle part, ne bougeant, ne pensant, ne parlant, si ce n'est, par intervalles, pour bourrer ou vider sa pipe et commander de la bière au garçon.

ALBERT MOCKEL.

(De la Wallonie).

L'aveugle au village.

Les Campishous l'avaient recueilli sous leur toit, après les vendanges. Cet oncle Jeannolou, dont ils guettaient le petit héritage — une vigne qui dévale au soleil, sur les coteaux pierreux de Saint-Cernin-le-Haut, — n'était qu'une ombre d'homme, un pauvre afeul cassé en deux comme un bâton sur lequel on s'est trop longtemps appuyé, perclus de douleurs et aveugle. On lui fut doux au commencement; on ne rechignait ni contre le tabac qu'il prisait, ni contre les conseils radoteurs qu'il donnait, ni contre la paillasse qu'il occupait dans un coin de leur unique chambre. Il tenait si peu de place, ne disant rien et accroupi sur une chaise au coin de l'âtre, dont le feu clair réchauffait ses membres tremblotants. A peine s'il lampait chaque jour une écuelle de soupe aux choux et un fond de verre de piquette. Personne ne s'occupait de lui et il demeurait immobile, recroquevillé dans ses vêtements rapiécés, et fixant le vide de ses larges orbites blanches que striaient des fibrilles rougeâtres.

Mais les gens regrettèrent bientôt leur écuelle de soupe, leurs trois gouttes de vin et la chaleur des tisons auxquels l'oncle dégourdissait sa carcasse épuisée. Un aveugle, ça fait n'importe quoi, ça quète les sous des passants sur les chemins! se disaient-ils entre eux. Et l'ayant affublé d'une besace, où ils glissaient un tortillon de pain dur, ils le traînèrent à une grosse lieue de la métairie, sur la grand'route que traverse la diligence de Vilandrée.

Un gamin le conduisait à pointe d'aube et le ramenait à la tombée du crépuscule.

Et l'aveugle passait docilement ses journées, sans se plaindre, assis sur un tas de cailloux et marmottant son antienne humble lorsqu'il entendait quel que bruit.

Quand la recette était bonne, les neveux lui accordaient sa pitance; mais lorsqu'il revenait la besace vide, on le houspillait de bourrades violentes, et chacun — même le petit — s'acharnait à le tourner en dérision, à lui retirer son écuelle, à l'accabler de méchants tours.

Le vieux ne se lamentait pas, mais ses rides se creusaient plus profondes, et de grosses larmes coulaient parfois de ses yeux sans regard. Il s'affaiblissait, s'affaiblissait comme une lampe qui s'éteint, mais les autres trouvaient cette agonie trop lente à leur gré.

L'hiver était venu. La neige couvrait les champs de sa lourde nappe blanche. Il gelait tellement que les troncs des arbres éclataient. Et ils oublièrent l'aveugle — un soir — sur son tas de pierres de la grand'route.

Le lendemain, on trouva son corps raidi dans un champ. Pris d'effroi, n'entendant venir personne à l'heure accoutumée, sentant le grand silence de la campagne déserte s'alourdir autour de lui, il était parti, à tâtons, tombant, se meurtrissant, cherchant son chemin, hurlant désespérément, et le noir sommeil qui délivre l'avait enfin jeté sur la neige épaisse.

Et les héritiers se saoulèrent effrontément pendant quatre jours avec le saint frusquin du pauvre diable....

RENÉ MAISEROY.

Ci & là.

La librairie Paul Ollendorf met en vente aujourd'hui *Pierre et Jean*, le nouveau roman de Guy de Maupassant, précédé d'une étude sur «le Roman» où l'auteur formule son esthétique littéraire.

Pierre et Jean est appelé à un retentissement considérable. C'est une histoire profondément humaine où les personnages, étudiés avec une sincérité implacable, se débattent dans une situation déchirante.

Il faut avoir l'originalité puissante de Guy de Maupassant pour arriver à créer une œuvre d'une si intense émotion avec une telle simplicité de moyens.

A l'Emulation.

Mardi a eu lieu la première audition d'œuvres pour deux pianos donnée par MM. Duyzings et Debeve.

Nous les félicitons vivement tant de l'heureuse idée qu'ils ont eue d'oser quelque chose de nouveau à Liège que de leur parfaite exécution, à laquelle on ne peut guère reprocher que peu de choses, notamment le manque de rythme, ce qui laisse une impression de lourdeur très nuisible à l'effet général.

Le choix des morceaux était digne de ces deux artistes.

Le Duo op 15 de Rheinberger est une belle œuvre dans laquelle cependant on remarque une certaine monotonie de structure. Pour ne citer qu'un exemple, les finales des trois parties, même de la dernière «*Molto vivo et brusco*», sont piano.

Chopin a quelque peu vieilli Espàna (de Chabrier) comme toutes les rapsodies veut l'orchestre.

Les variations, qu'elles soient de Saint-Saëns ou de Schumann sont des tours de force ne laissant aucune impression.

MM. Duyzings et Debeve s'en sont tirés avec honneur, ainsi que du «*Vivace en re majeur de Chabrier*» dont l'exécution a été menée de main de maître.

GHS.

Concerts Populaires....

.... De Bruxelles. Ceux de Liège sont tombés depuis longtemps, est-ce par la mauvaise volonté d'un public qui ne pouvait s'y étaler en s'y entre-logner comme au Conservatoire.

Dimanche dernier donc, le deuxième concert populaire se donnant à la Monnaie, dont l'acoustique n'est pas excellent, étant donnée la disposition en grandeur de l'orchestre.

La quatrième symphonie de Beethoven, le finale (bissé) du *Rhemgol'*, deux pièces en tout point admirables, des fragments de *Namoulo de Lalo*, dont une sérénade, jolie en son genre, le reste était de seconde main et d'une orchestration criante, ces diverses œuvres ont été exécutées d'une façon parfaite sous la direction de M. Joseph Dupont.

M. Eug. d'Albert, que vous entendrez bientôt à Liège, a joué le concert en sol de Beethoven. L'interprétation de M. d'Albert est sobre, signe d'une vraie compréhension de l'œuvre exécutée; le son, parfois un peu court reste toujours rond et plein dans les passages les plus touffus, la clarté subsiste; il n'énjète pas les accords qui sont toujours lucides. En un mot M. d'Albert est un pianiste de la grande école, il est appelé à prendre place près de Rubinstein et de Bülow.

L'orchestre l'a accompagné sans avoir répété, M. d'Albert n'étant arrivé qu'au dernier moment. Cependant tout a bien marché; les accords d'orchestre étaient frappés au temps voulu, ce qui n'arrive pas partout.

De Liège à Bruxelles, il y a cent kilomètres, dit le guide des chemins de fer. Entre les Guillemins et la gare du Nord, c'est possible. Mais des concerts bruxellois à certaines exécutions (!) liégeoises, le chemin fait un cercle et passe par Yvetot.

M. A.

Théâtre du Gymnase.

Zoé chien-chien. D'une première femme Pennoël à deux enfants, un fils et une fille. Il abandonne cette famille, fait la campagne de Crimée et bientôt se répand le bruit de sa mort. Erreur; il revient en France épouse un titre et une fortune, et tue sa première femme qu'il retrouve dans une misère noire avec ses deux enfants. Serments de vengeance. La fille devient cocotte de genre (*Zoé chien-chien*) et, ce aidant, livre le meurtrier qui se brûle la

cervelle. Elle s'empoisonne ensuite pour assurer le bonheur à son frère.

D'excellentes situations surgissent dans cette œuvre; des ficelles s'y montrent parfois; les caractères se respectent presque en tous lieux.

MM. Raymond et Mondet sont dans leur élément. Mme Leroy-Zoé nous a paru assez incolore; rôle ingrat d'ailleurs, quoique principal.

L'interprétation générale se trouve être plus que suffisante.

La verve des *Trois épiciers* a toujours un écho de gros rire dans la salle. De même dimanche au Gymnase.

SPHINX.

Pavillon de Flore.

Durand et Durand est un quiproquo reposant sur l'appellation identique d'Albert Durand, épicier, et Albert Durand, son cousin, avocat illustre. L'épicier a laissé dans l'erreur son beau-père, fanatique de la célébrité, qui croit avoir accordé la main de sa fille au foudroyant orateur. D'un autre côté ce dernier doit épouser la fille de Mme de la Haute-Tourelle, qui, trompée par les apparences, va tout briser chez l'épicier.

Différents types se mêlent à l'action: entre autres Javanon, ancien professeur de déclamation, un bégue, qui vient en chantant, consulter l'homme de loi, et Pacrète, momentanée de ce dernier, bien personnifiée par Mme Gilles-Raimbault. A l'issue de la pièce, le beau-père exige que l'épicier vende son fonds pour cultiver la rente, ce qui accommode les parties.

L'œuvre, bourrée de saillies et de situations drôles, s'annonce comme un succès. Nous le souhaitons.

L'entrain d'ailleurs que déploient Mmes Stainville, Leblond, MM. Ancelin, l'épicier, Classis-l'Avocat, Harlin-beau-père Coquardier, et Créot-Javanon, qui s'est fait une excellente tête de professeur, cet entrain, disons-nous, est un gage certain de réussite.

SPHINX.

Nous extrayons de *La Wallonie* un des *Contes pour l'Amée* un volume de grand luxe à paraître sous peu, illustré par Emile Berchmans:

At Home.

Pour Jules Destrée.

Au prix d'indicibles souffrances, ils ont acheté le droit d'être heureux enfin, de ce bonheur qui enveloppe, au sortir de la prime jeunesse, les âmes éprises d'idéal, meurtries, mais non tuées, au contact de la grossière multitude. Assouffis d'exil, ils vivent en une retraite — Eden que tous ignorent — où jamais n'arrive l'écho des lâchetés humaines.

Bâtie au cœur des sauvages Ardennes, elle se cache jalousement, encluse de tilleuls, de bouleaux argentés, d'acacias dont les blanches grappes épanchent d'exquises et troublantes senteurs. Les fenêtres s'ouvrent sur la sombre immensité d'un bois de sapins emplis de ramiers qui roucoulent tristement au tomber des pâles lueurs de l'aube. Tout là-bas, entre les prairies où ruminent les vaches repues paresseusement affaissées dans l'herbe, la flèche d'une petite église troue le bleu du ciel, dominant les masures d'un pauvre village aux toits fumeux et moussus.

L'été, quand les blés ondulent sous le mol balancement des épis trop lourds, une venelle d'aubépines les voit passer chaque jour, les deux inséparables, elle, tremblante, épeurée au bruit d'une feuille qui roule ou d'un oiseau qui fuit; et lui, dès que tombe la brume sur les fleurs ensommeillées, il enserre son amie avec d'innies précautions, en un châte de soyeux cachemire, et, lentement, allanguis, ensemble ils regagnent la maison dont les fenêtres s'illuminent et percent l'emmêlement des verdure ainsi que de phosphorescentes lucioles.

L'hiver, assis au piano d'où s'en volent, sous leurs doigts, les harmonies plaintives et berceuses, ils se taisent, se comprenant, émus jusqu'à en pleurer sous l'effleurante caresse d'une valse de Chopin.

D'autres fois, pelotonnés en un grand fauteuil — une Chimère aux ailes déployées — si près que, d'un léger mouvement de tête, peuvent se joindre leurs lèvres, ils relisent leurs missives échangées au temps des fiançailles et retrouvent les inéductibles sensations d'autrefois, rendues plus vibrantes de voir leurs rêves en tout réalisés.

C'est autour d'eux une profonde solitude introuvable, quelque chose de mystique qui affine leurs natures et fait que des impressions jadis

CAPRICE REVUE

inconnues les étreignent maintenant, délicieuses en leur acuité.

Ainsi, oublieux des rancœurs anciennes, indifférents aux mesquines et triviales comédies mondaines, ils laissent s'écouler les jours en une douce intimité, en une ineffable quiétude, en l'errance de leur pensée au pays des lointains et chers souvenirs, sans que jamais leur horizon s'obscurcisse du plus léger nuage.

Et si, un soir, en la tiède atmosphère du hall meublé au gré de leur fantaisie, tandis qu'ils parcourent un livre au merveilleux chapitre, — leur montrant une région où fleurissent éternellement les roses, où les papillons eux-mêmes oublient leur inconstance native pour n'aimer qu'une marguerite — l'antique horloge appendue en un coin vient à marquer la brusque envolée des heures, ils écoutent, souriants, cette voix grave qui semble dire :

Tout vieillit, hormis l'Amour.

MAURICE SIVILLE.

Le rossignol.

Le troubadour égrène
Sa chanson
Dans le creux du buisson,
Brise! porte à sa reine
Sa chanson.

Combien elle est jolie
Sa chanson
Douce comme un frisson,
Brisé! porté à sa mie
Sa chanson.

Alleluia de l'âme
Sa chanson
S'essore à l'horizon,
Brise! porte à sa dame
Sa chanson

Cy, du cœur du poète,
Va, chanson,
Auprès de Louison,
Louison la brunette,
Va, chanson.

ALFRED TILMANT.

A propos du dernier banquet de la Société de littérature wallonne.

Les agapes de la Société de littérature wallonne évoquent en nous le souvenir de certaines personnalités dont quelques-unes vivent encore et dont la verve intarissable excitait, à ces banquets d'heureuse mémoire, la plus franche gaieté.

Peut-on donner meilleure peinture de langage et des mœurs de certaines classes de la bourgeoisie, naïve et réjouie, qu'en citant l'improvisation suivante.

Elle est de ceux qu'on surnomme avec raison les frères Siamois de la littérature liégeoise, « Baiwir et Crahay. » Au dessert du banquet de 1861, M. Leroy, professeur à l'université, et M. Picard, président à la cour d'appel, simulèrent une querelle.

Tout le monde les prit au sérieux lorsqu'au beau milieu des gros mots un convive se leva et les mit d'accord. Vous allez voir comment :

Sôlève et Pensâ,

OU BIN

C'est todi l'crama qu'lonme li chaudron neur cou.

1^{er} CONVIVE.

Ah ça! d'hez donc, voisin! v'la bin longtamps qu'ji
[v' louke:
Savéz-v bin qui gn'a cial qui des gines comme i fât?
Treu féy di voss cou d'chasse vos avez r'lâké
[l'blouké;
Tot l'monde va s'aperçur qui v'nestez qu'on pansâ!

2^e CONVIVE.
Et qu'estév, vos, s'iv'plait? On v'kinohe po n'solève.
Iv'convint bin, à vos, de louki d'vin mes plats!
Vos avez vèyou dobe tot à kminc'mint d'l'heureye,
Et j'ereus qui d'vant d'y v'ni, vos estiz plein déjà.

1^{er} CONVIVE.

Vos fez bin veyèu e' l'heure qui j'a-t-atrapé jusse:
L'ci qu'est rogneux, qui s'grette; mi, j' l'a dit pot
[voss bin-

2^e CONVIVE.

Wiss qui fait frèh, i fait vite mouyi, mande escusse!
V' s'estez-t-acsu: grettez-v' et s'leyiz-là les gins.

1^{er} CONVIVE.

V' z'árez n'indigestion: vos n'doirm'rez nin de
[l' nutte.

2^e CONVIVE.

Vos, vos doirm'rez d'zos l'tève, et d'main v'zy
[sèrez co.

1^{er} CONVIVE.

Si 'jvolév' dir' vos vraies! — mais j'n'aim nin les
[disputes.

2^e CONVIVE.

C'est ça! ni m'fez vin dire! ça vâret mi por vos.

(Au public.)

C'ess-ton trawé posson!
1^{er} CONVIVE (au public.)
Lui, c'est in' trawèie banse!

2^e CONVIVE (de même.)

In' rotte qui hink et plink!
1^{er} CONVIVE (id.)
Et lun'pout pus rotter.

2^e CONVIVE (id.)

Tot s'coir n'est qu'ine éponge!
1^{er} CONVIVE (id.)
Et tot s'coir n'est qu'ine panse.

2^e CONVIVE.

A tant beûre, on d'vint biesse!
1^{er} CONVIVE.
Co pu biess, à brouffer.

2^e CONVIVE.

Sôleye!
1^{er} CONVIVE.
Pagnouf!

2^e CONVIVE.

Vude-tot!
1^{er} CONVIVE.
Coff!

2^e CONVIVE.

Pureu!
1^{er} CONVIVE.
Galavale!

Li botique poit' l'èseigne: loukiz ciss bodèn-la!
2^e CONVIVE.

Prustez-m' donc voss nareme po z'alloumer n'
[brocale!
1^{er} CONVIVE.

Prustez-m' voss guetie di fôr, po z'y pind'li crama!
3^e CONVIVE.

Cimot d'erama m'fât rire; i fât portant qu'jè l'deye:
Volâ deux assotis — les avez-v bin oîous? —
Qui s'kihagnot l'onk l'aute, et l'onk comm' l'aute
[rouveye

Qui c'est todi l'erama qu' lonme li chaudron neur
[cou.

Voici un morceau d'un autre genre dû à la plume de M. Aug. Hock et chanté par le célèbre baryton Carman au banquet du 28 décembre 1871.

Les Adiets.

AIR: Te souviens-tu

1.

Tot jône l'èfant fait ses adiet à l'banse,
A p'tit tambour, à mâie, à ch'vâ godin;
Puis à l'ouhai qui so l'crosse si balance;
Adiet belle fiesse, danse et joyeux refrain!
Puis c'est l'adiet à l'chère pitite paquette,
Blanc-moirts on sqwitte, on s'ritoûne po plorer,
On s'sèrre ine gotte, on s'abresse à picette:
A diet, dis-t-on, nos porrans nos r'trover.

2.

Puis l'vèie s'esprind tot comme on fouwâ d'jôie,
Li cour vis broule, on direut l'feu grizou!
Mais l'temps qui rotte passe comme on coron d'soie;
Il fil' si vite, qui v'la vos ch'vet hoyous.

Les p'tits plaisirs avou vosse binamèie,
S'évâporet comme des tavlai fondants;
Dihez adiet à vos bellès annèie,
Vos v'la pêlake on vos ch'vet sont tot blancs.

3.

Dihans adiet et r'poirtans nos pinsèie,
Ax hommes rêvoie, pierdou po leus ami;
Qu'in douce sov'nance rimonte jusqu'âx nulèie:
A Capitaine sèmans fleurs et lawri.
A noss Dehin, à Hoffman di Hambourg,
Qui s'dispiert po co nos applaudi;
Ils vièront bin qu'ils n'sont nin fôu d'nos coûr;
Ca nos adiet vont dreu ès paradis.

4.

Sut'nans todi nos bellès fiesse wallonnes,
Nos p'tits ovrière divins les vix râvlai;
Es l'chaude coulèie, ah! les cises sont si bonnes,
Qwand des vix tamps on r'dessine les tav'lai,
On r'veut s'famille, leus manire et leus gesse;
On étind co les airs qu'ils gazouyit;
On creurent r'cure leus conseil, leus caresse,
Et leus adiet, il v'sonle co les oyi!

5.

Adiet, Messieu, vola m'dozaime fineie;
J'a fini m'dake: à voss tour, jônes gins;
Ax doze banquet j'a fait mi p'tite pârtèie.
Chantans, amis, chantans co jusqu'à d'main;
Si ji chante fâx ou si quéqu' feie ji tosse,
Ayix patiince, c'est qu' mes annèie comptet;
C'est tot tuzant qu'on pou div'ni hal-crosse:
J'a tant tuzé qui ji v'fais mes adiet.

A. Hock.

L'association française de bienfaisance a fixé à vendredi 10 Février prochain, sa représentation annuelle au profit de l'œuvre.

Le spectacle se composera de l'opéra Faust, de Gounod et de *Ma petite sœur*, comédie en un acte, de Mme Jules Barbier.

Pour donner plus d'attraction à cette soirée de gala, le comité s'est assuré le concours de Mme Rose Caron de l'opéra de Paris, et de plus, négocie l'engagement d'une basse du théâtre de la Monnaie pour interpréter le rôle de Méphistophélès.

On peut se procurer des cartes chez M. Larroque, rue de la Cathédrale, 52.

THÉÂTRE ROYAL DE LIEGE

Dimanche 15 Janvier 1888.

LES DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en 3 actes, musique de Maillart.

Avec le concours de M. Thys, Baryton.
Distribution: Bellamy, MM. Thys; Sylvain, Dessier; Thibaut, Coulanges; Le Pasteur, Florentine; Rose Friquet, Mmes Plantin; Mmes Thibaut, Dumésil; Un officier, MM. Magnée; Un brigadier, Lévy.

FRANCILLON

Pièce en 3 actes, d'Alex. Dumas fils, de l'Académie Française.

Distribution: Le marquis de Riverolles, MM. Sylvain; Lucien de Riverolles, son fils, Nerissant; Stanislas de Grandredon, Coulanges; Henri de Symeux, Rodes; Jean de Carillac, Scaglia; Pinguet, clerc de notaire, Daurelly; Célestin, Worms; Un domestique, Magnée; Francine de Riverolles, Mmes Daurelly-Vallia; Thérèse Smith, Drège; Annette de Riverolles, Gilberte; Elisa, Stas.

A 8 1/2 heures: LES DRAGONS

Lundi 16 Janvier, représentation au bénéfice de M. Cuillabert: L'AFRICAIN.

CHAMPAGNE

E. Mercier & Co

ÉPERNAY.

25 premières médailles
8 diplômes d'honneur

PAVILLON DE FLORE

Bureaux à 6 1/2 heures. Rideau à 7 heures.
Dimanche 15 et Lundi 16 Janvier 1888

LE GRAND MOGOL

Opéra-bouffé en 4 actes, par MM. Chivot et Duru, musique de M. Audran.

Distribution. Le prince Mignapour, M. Valdy; Joquelot, Carpentier; Nicobar, Crétot; Irma, Mmes Perrouze; la princesse Bengamine, Lafeuillade; le capitaine Crakson, Thys; le grand brahmane, Raimbault; Madras, Harlin fils; un officier, Galhausen; un seigneur, Vaillant; Midja, Mesd. Crétot; Kioumi, Tack. On commencera par:

Léonard ou les Egoutiers de Paris

Drame populaire en 6 actes et 7 tableaux, de MM. Brisebare et Eug. Nus.

1^{er} tableau, la Barrière de l'Étoile; 2^e tableau, la Poursuite; 3^e tableau, le Nid de la Cigale; 4^e tableau, le Garçon de Caisse; 5^e tableau, les Egoutiers; 6^e tableau, le Café Borgne; 7^e tableau, le Coup de Sabre du Garde-Chiourme.

Au 5^e tableau: la Ronde des Egoutiers, chantée par M. Fieux et tous les artistes de la pièce.

Distribution: Léonard, MM. Classis; Tête-Noire, Thys; Marcol, Raimbault; Herbillon, Harlin; Larigol, Ancelin; St-Phar, Fieux; Laridon, Desgranges; Bonneau, Harlin fils; la Cigale, Mmes Stainville; Benoît, Gilles-Raimbault; la mère Morel, Leblond; Mme St-Phar, Belini.

SOIRÉES POPULAIRES DE VERVIERS

Au Manège, rue Jardin.

Bureau à 6 1/2 heures. Rideau à 7 1/2 heures

DIMANCHE 15 JANVIER 1888

95^{me} représentation de l'immense succès

TATI L'PERRIQUI

Comédie-Vaudville en 3 actes, par E. Edouard Remouchamps.

Médaille d'or au concours de la Société de Littérature wallonne (1885).

Tati, perriqui, MM. T. Quintin. Tonton, sour da Tati, J. Lambremont. Nonor, nè-tieu d'canâl, neveu da Tati, L. Ansay. Largosse, tambour major de l'gard'civique, camarade da Tati, V. Raskin. Matrognard, maise di scole sins pièce, cande da Tati, Babylone, imprimeur à l'gazette, cande da Tati, J. Nicolai. Bietme, imprimeur à l'gazette, cande da Tati, J. Van Essen. Pèneie, marchand d'cuis et d'losses, A. Nondonfaz. Michi, metteur d'boites, J. Nicolai. In' apprendisse imprimeur, Philippe. Prumi wésin, J. Garray. Deuzinme wésin, Rouma. Treuzinme wésin, Laurent. Quatrième wésin, Léon. Gétrou, marchande di ramons ès moncœur da Pèneie, Mmes Joachims-Massart. Mareie, siervante de wésinège, Heusy.

55^{me} représentation de

LI BLEU BIXHE

Comédie nouvelle en 1 acte de H. Simon

Distribution. Mathy, armuri, M. E. Antoine. Nanesse, si feume, Mmes Heusy. Mareie, si feie, Joachims-Massart. Kinave, camarade da Mathy, T. Quintin. Joseph, si fi, galant da Mareie, L. Ansay. Nonor, ovri da Mathy, J. Garray.

ESSAYEZ LA CIGARETTE

EXCELSIOR

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art
2^e ANNÉE

Comité { ERNEST MAHAIM
ALBERT MOCKEL
de Rédaction { PIERRE-M. OLIN
MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an.
Union postale, frs 6.50.

Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie

· Aug. Bénard ·

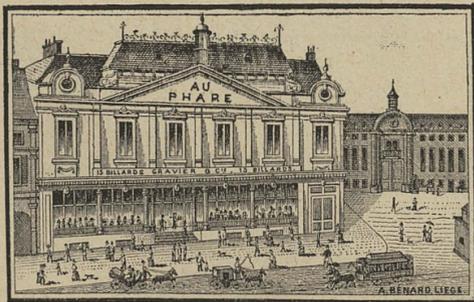
Imprimeur-Éditeur

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

CLICHERIE · GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE, PLACE VERTE.

BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

RASSENFOSSE-BROUET

SEUL REPRÉSENTANT

DE LA MAISON CHRISTOFLE & C^{ie}
DE PARIS

26, rue Vinave-d'Ile

LIÈGE

GANTS SUR MESURE

J.-E. VERGNES, Fabricant

14, Passage-Lemonnier, Liège.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauwenière.

Imprimerie Aug. Bénard, Liège.

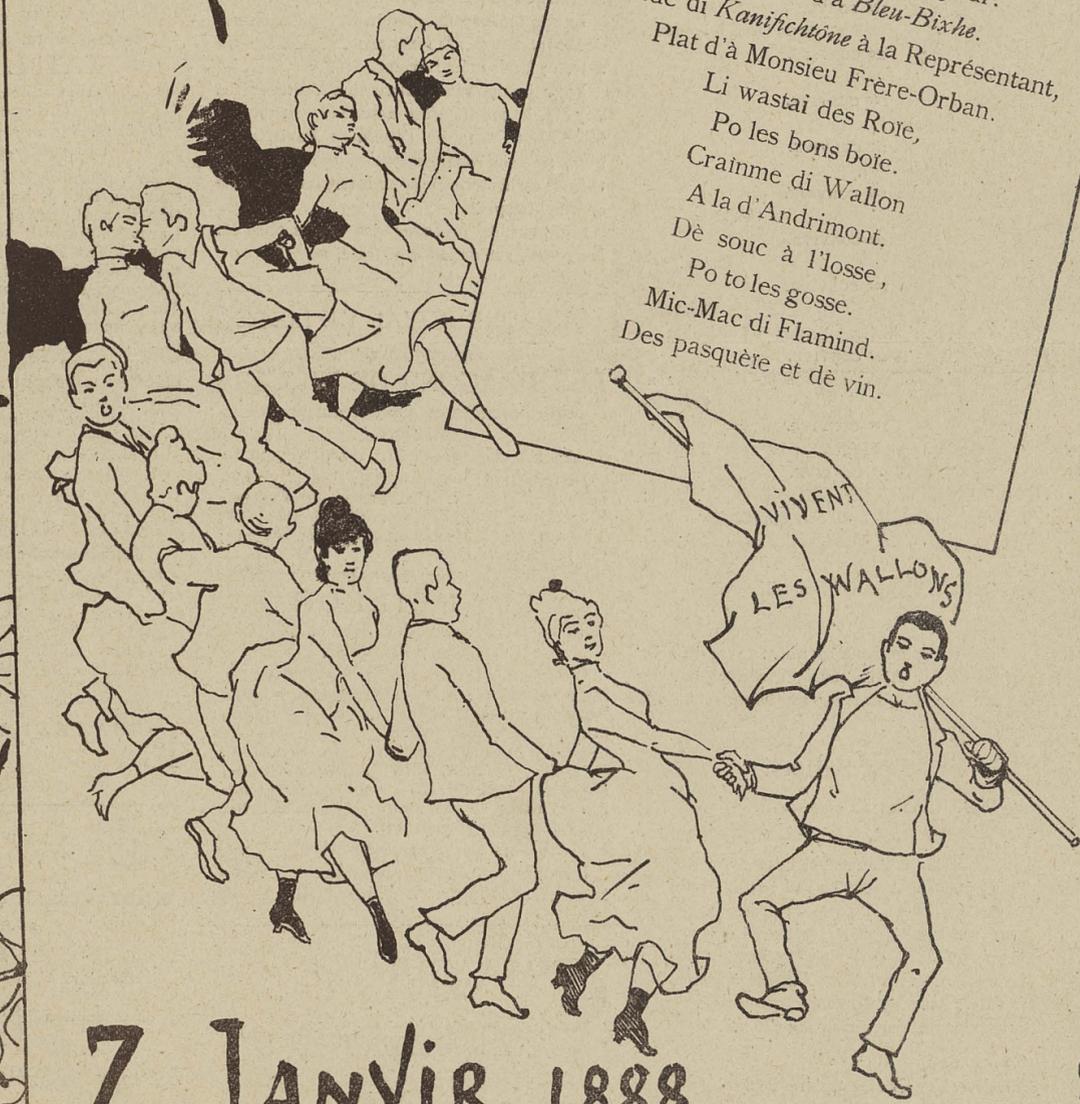
XXI^{ME} HEUREIE

DE L' SOCIÉTÉ

WALLONNE

Menu

Une-z-huite cuite, genre *Tati*.
 Boufon à l'*Wastat*.
 L'ouhai d'qwinze carlus.
 Hachisse di Tixhon à la Sénateur,
 Chervou par noss Mayeur.
 On vanai d'a *Bleu-Bixhe*.
 Salade di *Kanifichtône* à la Représentant,
 Plat d'a Monsieu Frère-Orban.
 Li wastai des Roie,
 Po les bons boie.
 Grainme di Wallon
 A la d'Andrimont.
 Dè souc à l'osse,
 Po to les gosse.
 Mic-Mac di Flamind.
 Des pasquère et dè vin.



7 JANVIR 1888